Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Soziologie = Revue suisse de sociologie = Swiss journal of sociology

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Soziologie

Band: 5 (1979)

Heft: 2

Artikel: Psychosociologie des relations entre groupes et différenciation catégorielle

Autor: Deschamps, Jean-Claude

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-814075

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Schweiz.Z.Soziol./Rev.suisse Sociol., 5 (1979) 177-199

PSYCHOSOCIOLOGIE DES RELATIONS ENTRE GROUPES ET DIFFÉRENCIATION CATÉGORIELLE *

Jean-Claude Deschamps
Département de Sociologie, Faculté des S.E.S., Université de Genève

RÉSUMÉ

Notre explication des problèmes des discriminations entre groupes, des préjugés, des stéréotypes, part, sans s'y réduire, d'une régulation spécifique des jugements perceptifs, à savoir le processus de la catégorisation tel qu'il a été formalisé notamment par Tajfel. C'est le processus de la catégorisation que nous envisagerons dans la première partie de ce texte en l'abordant en relation avec les problèmes des jugements perceptifs, des stéréotypes sociaux, de la discrimination et de l'identité sociale. Cependant, ce processus de la catégorisation ne rend pas seulement compte de la façon dont l'individu organise son expérience subjective de l'environnement aussi bien physique que social; il rend également compte, et peut-être d'abord, de la façon dont l'interaction entre groupes se structure, et, par-là même, structure, façonne et différencie les individus. C'est ce que nous aborderons dans la dernière partie de cet article; nous tenterons alors de dégager certaines dynamiques spécifiques de ce processus.

ZUSAMMENFASSUNG

Unsere Erklärung der Probleme der Diskriminierungen, der Vorurteile, der Stereotypen zwischen den Gruppen setzt, ohne sich darauf zu beschränken, bei der spezifischen Regulierung der Wahrnehmungsurteile ein. Im Vordergrund steht dabei der Prozess der Kategorisierung, wie er insbesondere bei Tajfel formalisiert worden ist. Diesen Prozess und seine Beziehung zu den Problemen der Wahrnehmungsurteile der sozialen Stereotypen, der Diskriminierung und der sozialen Identität betrachten wir im 1. Teil. Dieser Prozess der Kategorisierung trägt jedoch nicht bloss der Art und Weise Rechnung, wie das Individuum die subjektive Erfahrung seiner physischen wie sozialen Umwelt aufbaut, sondern auch, wenn nicht sogar an erster Stelle, wie sich die Interaktion zwischen Gruppen und von daher zwischen Individuen strukturiert, gestaltet und differenziert. Dies nennen wir den Prozess der kategorialen Differenzierung. Einige spezifische Merkmale seiner Dynamik versuchen wir im letzten Teil des Artikels herauszuarbeiten.

Des centaines de recherches ont été réalisées pour essayer de cerner, dans une perspective plus ou moins "sociographique", comment les membres de différents groupes sociaux se représentaient leur propre groupe et d'autres groupes. Il est peu douteux que ce soit "une volonté de comprendre l'inhumain, trop spécifiquement humain" qui soit à l'origine de beaucoup de ces recherches sur les discriminations, les préjugés et les stéréotypes sociaux, les idéologies ségrégationniste aux USA et nazie en Europe constituant les sombres arrière-fonds sociologiques d'où émergent ces études. Cependant, pour important que soit ce domaine de recherche dont les efforts pour dénoncer les effets d'une idéologie donnée sont louables, les travaux élaborés à partir de la problématique des relations entre groupes n'ont longtemps permis que de décrire, de dresser des sortes de cartes "géo-psychologiques" datées et localisées des caractéristiques attribuées les uns aux autres par différents groupes sociaux.

*Recherche effectuée dans le cadre du contrat no 1.707.0.78 avec le F.N.R.S.

© 1979 Schweiz. Ges. f. Soziologie / Soc. suisse de sociologie

Ce texte se propose de dégager certaines tendances des recherches récentes en psychosociologie dans le domaine des relations entre groupes, recherches dont la visée n'est plus seulement descriptive mais aussi explicative, en tentant d'élucider certains mécanismes sous-jacents aux relations inter-groupes.

Certes, Shérif, dans les années cinquante, nous apporte une formulation théorique permettant de rendre compte du déroulement de certains types de relations entre groupes. Cependant, pour importante que soit la théorisation de Sherif, elle porte avant tout sur l'interaction compétitive et coopérative des groupes et en cela est insuffisante pour expliquer d'autres modalités de relations. Il faut attendre les années 60 pour trouver l'analyse d'un processus psychosociologique plus général intervenant dans les relations entre groupes. C'est ce processus de catégorisation que nous décrirons dans la première moitié de ce texte. Nous montrerons tout d'abord comment la catégorisation d'objets physiques organise la perception qu'a un individu de son environnement. Ce processus de catégorisation permet aussi de décrire le mécanisme qui sous-tend la perception dans des domaines que l'on peut considérer comme plus sociaux que celui de la perception d'objets physiques. Nous le montrerons en abordant l'application du processus de catégorisation aux stéréotypes sociaux. Enfin, nous terminerons cette première partie en reprenant les études expérimentales et le développement théorique plus récent de Tajfel. Nous verrons alors comment la simple introduction, au niveau représentationnel, de l'appartenance à deux groupes distincts, entraîne chez des sujets expérimentaux un traitement différentiel entre et dans les groupes.

Le processus de catégorisation tel qu'il a été développé expose la façon dont s'organisent les perceptions et l'expérience de l'individu. Mais la catégorisation permet aussi de rendre compte de la structuration des relations intergroupes et de la différenciation entre groupes et individus. En effet, des comportements intergroupes peuvent être décrits comme des différenciations en fonction d'appartenances catégorielles. Le processus de la différenciation catégorielle (Doise, 1976) que nous développerons et illustrerons dans la suite de cet article décrit l'application du modèle de la catégorisation au niveau des phénomènes de transformations collectives du réel. Après avoir exposé les propositions théoriques de ce processus de la différenciation catégorielle, nous indiquerons comment ce modèle permet d'intégrer les données aussi bien de Sherif que des recherches sur la catégorisation. La fin de ce texte sera consacrée aux dynamiques spécifiques de ce processus permettant de rendre compte de son fonctionnement asymétrique, de l'accentuation des ressemblances intra-catégorielles et même, dans certaines conditions, du fait que les effets de la différenciation catégorielle peuvent s'annuler.

1. LE PROCESSUS DE CATÉGORISATION DANS LES JUGEMENTS QUANTITATIFS

Tajfel, en 1959 a, à partir des travaux de Bruner sur la perception qui ont été caractérisés de "new-look" dans ce domaine, développe l'idée selon laquelle les

liens entre certaines propriétés physiques et certains attributs sociaux de stimuli appartenant à une même série pouvaient modifier le jugement perceptif. Dans une recherche, Tajfel et Wilkes (1963), dans le souci de présenter un modèle des stéréotypes sociaux, essaient de vérifier expérimentalement certaines des propositions avancées antérieurement par Tajfel. Les prédictions de ces auteurs étaient que :

a) lorsqu'une classification, en termes d'une caractéristique autre que la dimension physique que l'on juge, est surimposée à une série de stimuli dont les positions sur cette dimension physique sont liées à leurs appartenances catégorielles, on observera une accentuation des différences intercatégorielles et des ressemblances intracatégorielles;

b) on n'observera pas de telles accentuations lorsqu'il n'y aura pas de lien systématique entre appartenances catégorielles et caractéristiques physiques à juger.

Les stimuli utilisés par Tajfel et Wilkes dans cette expérience constituaient une série de 8 lignes différant les unes des autres d'environ 5% de leur longueur et comprises entre 16,2 et 22,9 centimètres. Chaque ligne était imprimée, en diagonale, sur un carton blanc de 63,5 sur 50,8 cm. En fonction des conditions expérimentales, les stimuli pouvaient être classés systématiquement (condition C), classés au hasard (condition H) ou encore non classés (condition N). Dans la condition C, une lettre A figurait au milieu de chacune des 4 lignes les plus courtes, une lettre B au milieu de chacune des 4 lignes les plus grandes; il y avait donc une corrélation entre la grandeur des stimuli (les lignes) et leur appartenance à la classe A ou B. Dans la condition H, la classification n'avait pas de relation avec la longueur des lignes; les stimuli portaient les lettres A et B, mais chaque ligne était accompagnée de la lettre A dans la moitié de ses présentations et de la lettre B dans l'autre moitié (et l'ordre d'apparition, sur chaque stimuli, de A et de B se faisait au hasard). Dans la condition N, aucune lettre n'accompagnait les lignes. Les sujets (des étudiantes et étudiants) passaient l'expérience individuellement, en étant chacun soumis à une seule des conditions expérimentales.

Dans chacune des conditions expérimentales, les 8 lignes étaient présentées plusieurs fois aux sujets, dans des ordres au hasard. Les sujets devaient estimer la longueur de chaque ligne qu'on leur présentait. La présentation préalable des stimuli pouvait varier, et chaque sujet passait deux fois l'expérience à une semaine d'intervalle.

Les sujets, dans chaque condition expérimentale, étaient familiarisés avec le matériel avant de donner leurs estimations. Pour une partie des sujets, cette présentation initiale des stimuli dans la première session expérimentale était successive; la série des 8 lignes était présentée 2 fois, chaque stimulus séparément et successivement dans un ordre croissant, et de façon à faire contraster le plus grand stimulus avec le plus petit. Pour l'autre partie des sujets dans la première session expérimentale, ainsi que dans la seconde session, la présentation initiale des stimuli était simultanée; les 8 lignes étaient disposées sur de grandes tables, comme dans la présentation successive, de façon à faire contraster le plus petit stimulus avec le plus grand. Les résultats sont les suivants. Dans la

condition C, les sujets surestiment comme prédit les différences entre les lignes appartenant aux classes A et B, surtout entre les deux stimuli adjacents des deux classes; dans les conditions H et N, cette surestimation des différences entre classes n'apparaît pas. En d'autres termes, lorsqu'une classification extérieure peut intervenir (condition C), la différence perçue entre classes est très supérieure à la différence réelle inter-classes alors que lorsque la classification reliant les appartenances catégorielles à la caractérisitique qui est à juger n'intervient pas (conditions H et N), les différences inter-classes ne sont pas accentuées.

En revanche, en ce qui concerne l'accentuation des ressemblances intra-classes, les résultats de cette expérience ne permettent pas de vérifier clairement l'hypothèse des auteurs. Mentionnons cependant que si l'expérience de Tajfel et Wilkes ne permet pas de mettre en évidence l'accentuation des ressemblances intra-classes, cela ne veut pas dire pour autant que cette accentuation ne se produit pas. Comme le fait remarquer Doise (1976), cela peut être aussi dû à la nature même de la tâche utilisée par Tajfel et Wilkes: en effet, on peut penser que les sujets ont introduit des classifications supplémentaires de certains stimuli (par exemple, les deux lignes extrêmes: la plus courte et la plus longue). De telles classifications "parasites" pourraient expliquer par exemple la surestimation de la ligne la plus longue par rapport aux autres lignes de la catégorie des lignes longues.

Une autre expérience, celle de Marchand (1970), était destinée à retrouver les résultats de Tajfel et Wilkes et à apporter un début de vérification empirique à certaines autres propositions avancées par Tajfel en 1959, propositions concernant l'intervention d'une dimension de valeur dans le processus de catégorisation. Pour Tajfel, une dimension surimposée (si elle est en corrélation avec la classification des stimuli sur une dimension physique) qui a pour le sujet une valeur propre ou une pertinence émotionnelle, induira une différenciation inter-classes encore plus importante que celle résultant du seul lien entre une classification et une caractéristique physique. Les stimuli utilisés par Marchand constituent une série de 8 carrés dont la dimension des côtés varie graduellement de 5 à 17,9 cm. La longueur du côté d'un carré est supérieure de 20% à celle du côté du carré juste inférieur dans la série. En fonction des conditions expérimentales, soit les stimuli n'étaient pas classés (condition contrôle), soit ils étaient classés systématiquement en corrélation avec leur grandeur mais sans adjonction d'une dimension de valeur (condition A), soit ils étaient classés systématiquement avec adjonction d'une dimension de valeur sans rapport avec la classification (condition Ba), ou soit ils étaient classés systématiquement avec adjonction d'une dimension de valeur en corrélation avec la classification sur une dimension physique (condition Bb). La classification des stimuli ne se faisait pas seulement en ajoutant, comme dans l'expérience de Tajfel et Wilkes, les lettres A et B, mais aussi en coloriant les carrés en Bleu et en Vert. Dans la condition contrôle, les lettres et les couleurs étaient assignées au hasard aux différents stimuli. Dans la condition A (sans adjonction de valeur), les 4 carrés les plus petits recevaient la lettre A et les 4 carrés les plus grands la lettre B; de plus, les carrés A étaient verts et les carrés B étaient bleus pour la moitié des sujets de cette condition expérimentale, et pour l'autre moitié des sujets, les cou-

leurs étaient inversées. Les conditions Ba et Bb (avec adjonction de valeur) étaient identiques à la condition A, mais dans la condition Ba, des points (de − 100 à + 100) étaient attribués au hasard aux carrés, alors que dans la condition Bb, il y avait correspondance entre la grandeur des carrés et la valeur qui leur était attribuée (les 4 carrés les plus petits avaient des points négatifs – de − 25 à − 100 – d'autant plus nombreux qu'ils étaient plus petits, et les 4 carrés les plus grands avaient des points positifs – de + 25 à + 100 – d'autant plus nombreux qu'ils étaient plus grands). L'introduction de la dimension valeur dans les conditions Ba et Bb se faisait de la façon suivante : les stimulis de ces conditions expérimentales étaient présentés aux sujets comme des cibles d'un jeu de fléchettes, cibles sur lesquelles figuraient des valeurs. Dans les deux autres conditions expérimentales, la manipulation des valeurs étant absente, il n'y avait pas de jeu de fléchettes. Les résultats montrent qu'il n'y a pas de différence entre les conditions A et Ba en ce qui concerne l'accentuation des différences inter-classes, ou, en d'autres termes, que l'adjonction non systématique d'une dimension de valeur n'exerce pas d'effet. En revanche, la différence inter-classes est plus élevée dans la condition Bb que dans les conditions A et Ba, l'adjonction d'une classification selon une dimension de valeur en relation avec l'appartenance catégorielle et la classification des stimuli selon une dimension physique accentue bien les différences entre classes. Enfin, les résultats obtenus dans les conditions contrôle et A confirment bien ceux de Tajfel et Wilkes.

2. LA CATÉGORISATION DANS LES STÉRÉOTYPES SOCIAUX

Tajfel et Wilkes, de même que Marchand, ont illustré, dans les deux recherches que nous avons présentées, le processus de catégorisation comme mécanisme d'organisation individuel du monde physique : le processus de catégorisation porte bien sur l'effet de contraste entre éléments appartenant à deux catégories distinctes. La mise en évidence, au niveau des jugements perceptifs de ce processus de catégorisation, montre dans quelles conditions il y a accentuation des différences entre stimuli appartenant à deux catégories différentes. S'agissant d'un processus psychologique, il n'y a pas de raison de penser qu'il ne joue pas aussi un rôle dans un domaine plus social, au niveau des évaluations, représentations et comportements d'individus caractérisés par le fait qu'ils appartiennent à des groupes différents. Qu'on nous entende bien : nous ne prétendons pas pour autant que l'univers plus social ou l'interaction entre groupes n'a aucune spécificité par rapport à l'univers physique et à sa perception. Cependant, au niveau de processus simples tels que celui de catégorisation, l'hypothèse que l'on peut avancer est qu'il permet aussi de décrire ce qui se passe dans un autre domaine que celui des simples perceptions ou évaluations de stimuli physiques, à savoir celui de l'interaction sociale. Encore faut-il le montrer et préciser dans quelles conditions ce processus de catégorisation intervient. C'est ce que nous allons faire dans les recherches que nous présenterons brièvement maintenant.

Tajfel, Sheikh et Gardner (1964) ont réalisé une expérience destinée à illustrer un aspect du fonctionnement du processus de catégorisation lors de la description de personnes appartenant à deux groupes nationaux différents. Ils postulent une analogie entre les jugements portés sur des stimuli physiques et les jugements portés sur des personnes en fonction de leur appartenance à certains groupes. Le stéréotype est bien l'attribution aux membres d'un groupe de caractéristiques semblables sans tenir compte des différences inter-individuelles qui peuvent exister. Ces auteurs font donc porter leur recherche sur l'aspect du processus de catégorisation qui, dans les recherches citées antérieurement, n'avait pas donné de résultats convaincants, à savoir l'accentuation des ressemblances intra-catégorielles. La recherche de Tajfel, Sheikh et Gardner a été faite en deux temps avec deux populations d'étudiants canadiens à qui on demandait de décrire soit à l'aide du différenciateur sémantique (Osgood et al., 1957), soit à l'aide d'une liste d'adjectifs, deux Indiens (des Indes) et deux Canadiens ou "les Indiens" et les "Canadiens". Les résultats montrent que les membres d'un groupe ethnique sont perçus comme plus semblables entre eux en ce qui concerne les caractéristiques propres à l'auto-stéréotype qu'en ce qui concerne les caractéristiques non perçues comme spécifiques à l'auto-stéréotype. L'aspect de l'accentuation des ressemblances intra-groupe ou intra-catégorielle est donc bien vérifié, car l'augmentation des ressemblances dans un groupe ne se produit que pour les traits ayant un lien avec l'appartenance catégorielle et n'existe pas pour les traits étant sans lien avec cette appartenance. Mais il reste à se demander, à propos de cette expérience, si les résultats sont dus au fonctionnement du processus de catégorisation ou, au contraire, si les stéréotypes se dégageant des réponses des sujets sont "objectivement" vrais, les personnes stimuli incarnant ces stéréotypes. A partir de cette seule expérience, on ne peut en effet pas dire que les deux Canadiens et les deux Indiens ne se ressemblaient réellement pas plus sur les traits stéréotypés que sur les traits non stéréotypés. Cependant, force nous est de constater qu'au moins au niveau formel ou structural le modèle de la catégorisation élaboré à partir de recherches sur la perception s'applique au niveau des représentations sociales. Deux autres ensembles de recherches vont nous conduire au cadre théorique proposé ultérieurement (en 1972) par Tajfel et que nous envisagerons par la suite. Le paradigme de certaines de ces recherches a été développé par Lambert à l'Université de McGill à Montréal. Lambert, Hodgson, Gardner et Fillenbaum (1960) faisaient évaluer par des sujets de langue anglaise et de langue française des textes en français et en anglais lus par un même locuteur bilingue; on annonçait aux sujets que chaque texte était lu par une personne différente et on leur disait que l'expérience portait sur le jugement de la personnalité à partir de sa voix. Les sujets évaluaient le locuteur supposé de chaque texte sur un ensemble d'échelles de traits de personnalité. On peut ainsi comparer les évaluations d'un même locuteur, mais s'exprimant dans les deux langues, faites par les sujets anglophones et les sujets francophones. Les résultats montrent que non seulement, comme on pouvait s'y attendre, les anglophones évaluaient plus favorablement le locuteur supposé de langue anglaise, mais que sur un certain nombre de traits de personnalité les francophones jugeaient de

façon encore plus favorable ce locuteur de langue anglaise que les sujets anglophones. Un examen détaillé de ces résultats fait par Tajfel (1959b) montre que les sujets de langue française avaient tendance à valoriser encore plus que les sujets de langue anglaise les locuteurs anglais sur des traits comme leadership, intelligence, assurance, dépendance et sociabilité. En revanche, pour des traits tels que croyance et bienveillance, il n'y avait pas de différence de ce type entre ces sujets canadiens français et anglais. Si ces différences sont dues à une réalité objective, on voit mal pourquoi cette réalité est plus visible pour les Canadiens français que pour les Canadiens anglais. L'interprétation de Tajfel est qu'il existe chez les sujets de langue française un conflit de valeur: pour ces sujets, le groupe d'appartenance serait jugé comme inférieur, mais uniquement sur certains critères qui, en fait, sont liés à la réussite socio-économique et renvoient à une "réalité" sociale. Les sujets du groupe inférieur économiquement accorderaient donc plus d'importance aux différences socio-économiques entre leur groupe (ou les représentants de leur groupe) et l'autre groupe que n'en accordent les sujets du groupe dominant. Cette réalité ne se situerait pas tant au niveau des différences réelles ou effectives entre groupes, quant à des traits tels que leadership, intelligence ou encore dépendance, qu'au niveau de l'importance subjective que les sujets accordent aux différences entre les deux groupes en fonction de la position de leur groupe sur une échelle de prestige social. Remarquons cependant que l'explication s'applique avant tout au groupe inférieur et que les groupes supérieurs peuvent avoir intérêt à ne pas accentuer certaines différences. De tels résultats ont pu être retrouvés. Cheyne (1970) par exemple, en présentant à des sujets londoniens et de Glasgow des couples de textes lus par un même locuteur, mais l'un avec un accent anglais et l'autre avec un accent écossais, trouve que les sujets écossais ont tendance à évaluer plus favorablement que les sujets londoniens le locuteur supposé anglais sur des traits tels que prestige, intelligence ou statut professionnel; en revanche, pour des traits tels que générosité, sens de l'humour ou sympathie, c'est le contraire que l'on observe. Dans ces expériences, on trouve donc de nouveau une accentuation des différences précisément sur les dimensions qui sont reliées à l'appartenance catégorielle (du moins, pour les sujets qui jugent).

3. CATÉGORISATION ET DISCRIMINATION

En 1971, Tajfel et collaborateurs (Tajfel, Billig, Bundy, Flament) rapportent une expérience destinée à tester les conditions minimales dans lesquelles apparaît un comportement de discrimination entre groupes. Décrivons le schéma expérimental mis au point par cet auteur à Bristol, schéma qui a maintes fois été utilisé depuis. L'expérience se déroule en deux temps. Dans un premier temps, on indique aux sujets qu'ils vont être soumis à une épreuve de jugements esthétiques. On présente par exemple un certain nombre de couples de diapositives représentant des tableaux de Klee et de Kandinsky; chaque sujet, sur une feuille de réponses individuelle, indique pour chacune des comparaisons laquelle des diapositives de chaque couple il préfère.

Dans une seconde phase de l'expérience, un autre expérimentateur dit aux sujets qu'il est intéressé par des travaux totalement différents des premiers et que pour faciliter les choses, ils vont être divisés en deux groupes, en fonction des jugements esthétiques exprimés dans la première phase de l'expérience, et cela pour de simples raisons de commodité. On indique ensuite aux sujets leur appartenance au groupe soit de ceux qui préfèrent "Klee", soit de ceux qui préfèrent "Kandinsky"; les sujets pensent que cette répartition est faite en fonction de leurs réponses dans la première partie de l'expérience: en fait, il n'en est rien; cette répartition est faite au hasard, chaque sujet étant informé individuellement de son appartenance à l'une ou l'autre des catégories et ignorant l'appartenance catégorielle des autres sujets. L'expérience se poursuit par une tâche de prise de décision. Les sujets sont placés individuellement dans des cabines et on leur donne à chacun un carnet de matrices sur la première page duquel était spécifié s'il appartenait au groupe préférant Klee ou préférant Kandinsky. Sur chaque page de ce carnet figurent des matrices (voir fig. 1) constitués d'un certain nombre de cases contenant chacune deux nombres représentant des 1/10 de penny que le sujet devait attribuer à chaque fois à deux autres sujets dont il ne connaîtrait pas l'identité mais qui seraient définis par un numéro de code et par leur appartenance à l'un ou à l'autre des deux groupes définis précédemment en fonction de leurs jugements dans la première phase de l'expérience. On insistait sur le fait qu'en aucun cas le sujet ne s'attribuerait des points à lui-même.

Matrice A

19	18	17	16	15	14	13	12	11	10	9	8	7
1	3	5	7	9	11	13	15	17	19	21	23	25

Matrice B

7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19
1	3	5	7	9	11	13	15	17	19	21	23	25

Fig. 1. Exemple de matrices utilisées (d'après Tajfel et al., 1971)

Dans chaque carnet, chaque type de matrice est utilisé plusieurs fois, et soit les nombres du haut et du bas sont pour deux sujets appartenant au même groupe que l'individu ou à l'autre groupe, soit les nombres du haut sont destinés à un membre de son groupe et les nombres du bas à un membre de l'autre groupe, soit l'inverse. Dans chaque matrice, les sujets doivent choisir une case et une seule. On voit que dans les matrices de type A, les cases du milieu correspondent à une égale répartition des rémunérations alors que les cases de droite correspondent à une somme de rémunérations maximale mais désavantagent le sujet de la ligne supérieure. En revanche, dans les matrices de type B, les cases de droite correspondent à une somme de rémunération maximale et avantagent tout le monde. Il est donc

possible à l'aide de ces matrices et des appartenances catégorielles des deux sujets à qui vont les rémunérations dans chaque matrice, de faire varier les rapports entre trois stratégies différentes:

a) la récompense commune maximale (R.C.M.)
b) la récompense intra-groupe maximale (R.I.M.)
c) et la différence maximale en faveur de l'intra-groupe (D.M.).

Considérons les exemples des matrices de types A et B. Lorsque les valeurs du haut sont destinées à un membre de l'autre groupe ou catégorie et celles du bas à un membre de sa catégorie, les trois stratégies sont confondues et les sujets peuvent atteindre simultanément les trois objectifs sous-jacents à ces stratégies en choisissant les cases de droite. En revanche, lorsque les chiffres du haut représentent la rémunération pour un membre de sa catégorie et ceux du bas sont attribués à un membre de l'autre catégorie, pour les matrices de type A, R.C.M. reste dans les cases de droite mais s'oppose à R.I.M. et D.M. qui se trouve alors dans les cases de gauche; de même, pour les matrices de type B, R.C.M. et R.I.M. sont à droite et s'opposent à D.M. situé dans les cases de gauche.

Rapportons maintenant brièvement les résultats de cette expérience de Tajfel et collaborateurs. Tout d'abord, les sujets favorisent les membres (anonymes et identifiés par un seul numéro de code) de leur propre catégorie d'appartenance dans l'attribution de récompenses monétaires dans une situation où, cependant, la classification en intra-groupe et hors-groupe est très peu importante. De plus, la stratégie en termes de R.C.M. ne joue pas un grand rôle dans l'attribution de récompenses, mais ce sont les stratégies en termes de R.I.M. et surtout de D.M. qui ont l'effet le plus important sur la distribution de récompenses.

Il suffirait donc d'introduire une différence d'appartenance catégorielle dans une situation pour qu'une discrimination en faveur de son groupe apparaisse. Mais ces résultats sont-ils dus au sentiment de similitude (le fait de partager un même goût esthétique) ou à l'appartenance à un groupe en tant que telle? Billig et Tajfel (1973) présentent une expérience qui tente de répondre à cette question.

Ces deux auteurs ont testé l'influence de deux variables expérimentales, à savoir la variable catégorisation sociale/non-catégorisation sociale et une variable similarité entre les membres de l'intra-groupe/non-similarité entre les membres de l'intra-groupe. Opérationnellement, la catégorisation sociale était définie dans cette expérience comme la division explicite par l'expérimentateur des sujets en groupes. Les auteurs demandaient aux sujets (75 garçons d'une même école, âgés de 14 à 16 ans) d'exprimer leur préférence pour l'un ou l'autre des deux peintres (Klee ou Kandinsky), et, ensuite, les sujets devaient rémunérer à l'aide de matrices les enfants participant à l'expérience selon la même procédure que celle utilisée par Tajfel et al. (1971). Il y avait quatre conditions expérimentales:

– Une condition catégorisation et similarité dans laquelle chaque sujet rémunère des sujets anonymes (repérés par des numéros de codes) appartenant à son groupe ou à l'autre groupe, les appartenances aux groupes étant basées sur les préférences esthétiques (groupe Klee et groupe Kandinsky).

– Une condition catégorisation sans similarité dans laquelle chaque sujet rémunère les membres (anonymes) de son groupe et de l'autre groupe, les appartenances aux groupes ne se fondant pas sur les préférences esthétiques exprimées mais selon une attribution au hasard à un groupe W ou Z.

– Une condition similarité sans catégorisation dans laquelle chaque sujet rémunère des individus (anonymes) dont il connaît les préférences esthétiques pour l'un ou l'autre des peintres (identiques ou non aux siennes) sans que la notion de groupe soit jamais utilisée; à la différence des conditions précédentes, la notion de groupe n'est donc pas introduite.

– Une condition sans catégorisation et sans similitude dans laquelle chaque sujet rémunère des individus anonymes dont il ne connaît pas les préférences esthétiques pour l'un ou l'autre des deux peintres et sans que la notion de groupe soit jamais introduite.

Les résultats montrent que les sujets favorisent significativement les membres de l'intra-groupe dans la condition catégorisation et similarité et, bien que de façon moindre, dans la condition catégorisation sans similarité; dans la condition similarité sans catégorisation, les sujets ne montrent qu'une tendance faible à favoriser les individus similaires et dans la condition non-catégorisation ni similitude, les sujets ne favorisent, dans chaque matrice, ni l'un ni l'autre des autres sujets. Les résultats de la condition catégorisation et similarité sont analogues à ceux trouvés lors de l'expérience citée de Tajfel et al. (1971). De plus, les sujets favorisent généralement plus les enfants de l'intra-groupe, même lorsque l'appartenance au groupe ne s'appuie pas sur les préférences exprimées, qu'ils ne favorisent les enfants dont la similarité des préférences esthétiques est exprimée mais sans qu'il y ait référence à une catégorisation en groupe. Dans la condition similarité sans catégorisation, il s'agissait d'une catégorisation non explicite; l'introduction d'une catégorisation sociale explicite qui ne s'appuie pas sur des similarités entre les individus (condition catégorisation sans similarité) induit une discrimination à l'égard des membres du hors groupe plus forte que la discrimination à l'égard des membres non similaires dans la condition similarité sans catégorisation (où la catégorisation sociale n'est pas explicite). C'est l'introduction de la notion de "groupe" dans ces deux conditions qui rend compte des résultats. Les sujets ont un comportement différentiel envers les individus qui se trouvent aléatoirement assignés à une autre catégorie lorsque le terme de groupe est explicitement mentionné et cette discrimination est beaucoup plus forte que celle fondée sur une division des sujets en termes de similarité inter-individuelle mais où le terme de groupe n'est jamais mentionné.

4. CATÉGORISATION SOCIALE ET IDENTITÉ

Tajfel, en 1972, avance certaines propositions théoriques pour rendre compte de ces résultats. Plus exactement, en partant de la théorie de la comparaison sociale de Festinger il en propose une extension plus sociale. Nous nous rappe-

lons que pour Festinger (1954), les individus évaluent leurs opinions et aptitudes en les comparant à celles d'autres individus. La comparaison sociale au sens où l'entend Festinger porte essentiellement sur une confrontation entre individus à l'intérieur d'un groupe et entraîne une pression à l'uniformité, une certaine conformité. L'évaluation de soi s'effectue de préférence à partir d'une comparaison *entre individus* qui se ressemblent. En revanche, pour Tajfel, à la base de l'évaluation de soi se trouve l'identité sociale conceptualisée comme "... liée à la connaissance (d'un individu) de son appartenance à certains groupes sociaux et de la signification émotionnelle et évaluative qui résulte de cette appartenance" (1972, p. 292). C'est donc à travers son appartenance à différents groupes que l'individu acquiert une identité sociale qui définit la place particulière qu'il occupe dans la société. Mais l'appartenance à un groupe donné ne contribue à l'élaboration d'une identité sociale positive que si les caractéristiques de ce groupe peuvent être comparées favorablement à celles d'autres groupes, ou, autrement dit, que si une différence évaluative existe en faveur de son groupe d'appartenance. Comme le mentionne Tajfel (1972, p. 296), "Un groupe social préservera la contribution qu'il apporte aux aspects de l'identité sociale d'un individu, positivement évalués par cet individu, seulement si ce groupe peut garder ces évaluations positives distinctes des autres groupes". Les individus tentent d'établir (ou de préserver) dans la comparaison entre groupes une différence en faveur de leur propre groupe. Dans les expériences rapportées de Tajfel et collaborateurs, non seulement les sujets établissent une différence positive entre leur groupe d'appartenance et l'autre groupe, mais de plus, pour atteindre cette différence évaluative, ils vont même jusqu'à diminuer leurs gains en valeurs absolues. L'identité sociale positive est donc toujours relative, et les sujets sont prêts à payer un prix pour accéder à cette image sociale positive.

Le processus de la catégorisation est donc d'abord chez Tajfel un processus qui rend compte de la simplification qui s'opère dans la perception du monde physique et social et de la façon dont l'individu organise sa perception subjective de son environnement. Cet auteur propose le modèle d'un processus psychologique pour rendre compte de l'organisation de la perception de stimuli que l'on a classé de façon systématique; le processus de la catégorisation permet de décrire la façon dont les éléments physiques sont appréhendés différenciellement. Ce modèle s'applique également, comme nous l'avons vu, à l'organisation de la perception sociale de l'individu. L'organisation de la perception de l'environnement physique et social est certes un des aspects importants du processus de la catégorisation. Ce n'est pas le seul. C'est aussi le processus par lequel les relations sociales se structurent et par là-même façonnent et différencient les agents sociaux. Le processus de catégorisation ne structure pas seulement les perceptions; il rend aussi compte de comportements différenciateurs et permet de prédire certaines transformations sociales. Il ne joue donc pas seulement au niveau de la perception mais aussi au niveau de l'interaction entre agents sociaux. Comme nous le voyons, il s'agit bien de l'extension d'un modèle décrivant la perception sociale à un modèle portant sur le processus de transformation et d'élaboration sociale du réel. C'est ce processus de

différenciation catégorielle que nous allons décrire et illustrer dans la dernière partie de cet article.

5. LA DIFFÉRENCIATION CATÉGORIELLE

Après avoir exposé les propositions théoriques décrivant le processus de la différenciation catégorielle, nous montrerons comment ces propositions rendent compte non seulement des résultats obtenus dans les recherches sur la catégorisation, mais aussi de ceux recueillis dans l'optique d'une approche quelque peu différente telle que celle de la théorie du conflit objectif d'intérêt de Sherif. Nous rapporterons ensuite quelques expériences élaborées à partir de ce modèle.

Les propositions suivantes décrivent le processus de la différenciation catégorielle (Doise, 1976, p. 147):

1. Les différenciations de certains aspects de la réalité sociale se produisent en liaison avec d'autres différenciations de cette réalité, tout comme, selon le modèle du processus de catégorisation, certaines différenciations perceptives se produisent en liaison avec d'autres différenciations perçues.

2. La différenciation catégorielle donne lieu à des différenciations d'ordre comportemental, évaluatif et représentatif.

3. La différenciation catégorielle se réalise aussi bien à l'intérieur des domaines des comportements, évaluations et représentations qu'entre ces domaines. Une différenciation dans un de ces domaines peut donc être articulé avec une différenciation dans un autre de ces domaines.

4. Quand il y a différenciation à un des trois niveaux (comportemental, évaluatif ou représentatif), il y a tendance à créer des différenciations correspondantes aux deux autres niveaux.

5. La différenciation au niveau comportemental exerce une détermination plus forte dans la genèse d'autres différenciations que les différenciations des deux autres niveaux.

6. Les différenciations fournies par des insertions sociales différentes, mais communes à plusieurs individus, relient les différenciations individuelles aux différenciations sociales. La différenciation catégorielle est donc un processus psychosociologique reliant les activités individuelles aux activités collectives à travers des évaluations et représentations intergroupes.

Illustrons maintenant comment le processus de la différenciation catégorielle que nous venons de décrire permet d'intégrer dans un même cadre théorique différents discours théoriques. Rappelons tout d'abord en quelques mots la théorie du conflit objectif d'intérêt (par exemple Sherif, 1966). Sherif avance une explication des relations entre groupes en termes des projets des groupes en présence; ce serait l'antagonisme des projets de deux groupes en interaction qui entraînerait l'émergence de comportement hostiles, d'images réciproques négatives, ... alors que l'introduction de buts "supra-ordonnés" entraînerait un rapprochement au niveau des évaluations. C'est ce que Sherif et collaborateurs (1961) ont pu mon-

trer dans une célèbre expérience sur le terrain : la divergence au niveau évaluatif et la convergence au niveau des projets (par l'introduction de buts supra-ordonnés) entraîne un rapprochement au niveau des évaluations. C'est bien ce que permet de prédire le modèle de la différenciation catégorielle : l'introduction d'une divergence au niveau comportemental, dans ce cas en créant un conflit, entraîne une différenciation au niveau des représentations et des jugements évaluatifs, et l'introduction d'une convergence au niveau des comportements diminue la différenciation au niveau des jugements.

Cependant, la compétititon ne serait pas une condition nécessaire pour créer des comportements différentiels entre et dans les groupes. Fergusson et Kelley (1964) ont pu montrer qu'en l'absence de toute compétition explicite, les sujets avaient tendance à évaluer plus favorablement les productions des membres de leur groupe que celles des membres d'un autre groupe. Pour Rabbie (Rabbie et Horwitz, 1969; Rabbie et Wilkens, 1971), bien que la compétition ne soit pas un facteur nécessaire, la seule classification en deux groupes distincts est insuffisante pour produire un effet discriminateur entre groupes; les discriminations évaluatives entre groupes n'apparaissent que lorsqu'il y a anticipation de l'interaction future entre et dans les groupes. On peut donc dire que tout se passe comme si les effets du processus de la différenciation catégorielle se manifestent non seulement lorsqu'il y a divergence comportementale, mais aussi lors de la simple anticipation de cette divergence.

Si l'introduction d'une divergence au niveau comportemental s'accompagne d'une accentuation des différences au niveau représentatif et évaluatif, qu'en est-il de l'inverse? Il suffit de se reporter aux expériences citées de Tajfel et collaborateurs (1971) et de Billig et Tajfel (1973): l'introduction de la représentation d'appartenance à deux catégories (deux groupes) différentes mène à une discrimination comportementale et évaluative. Il faut qu'il y ait induction d'une représentation de la division en deux groupes; la seule similitude ne suscite pas une même discrimination. Ce n'est que lorsque l'appartenance à différentes classes (ou groupes) "existe" pour les sujets que le processus de la différenciation catégorielle se manifeste.

Dans la suite, les recherches que nous mentionnerons se rapporteront toutes directement au modèle de la différenciation catégorielle. Les deux études qui suivent montreront, entre autre, comment les représentations et les jugements intergroupes évoluent en fonction de la nature même de l'interaction entre groupes.

5.1. *La dynamique de la différenciation*

Une expérience a été élaborée (Doise et Weinberger, 1972-1973) afin de montrer comment les représentations idéologiques qu'une société produit pour régler les rapports entre les groupes qui la composent peuvent évoluer en fonction des conditions de rencontre entre les membres de ces groupes. Les représentations étudiées étaient les images que des sujets (des garçons) élaboraient des filles (des compères) dans trois situations dans lesquelles différents types de rencontres

étaient anticipés (rencontre coopérative, rencontre compétitive induite par les consignes et rencontre compétitive "spontanée"). Dans la condition où deux sujets garçons anticipent une rencontre compétitive avec deux filles, ils établissent une discrimination évaluative entre leur sexe et l'autre sexe relativement plus importante que lorsque le style de la rencontre anticipée est coopératif. De plus, dans la situation d'anticipation d'une rencontre coopérative, les sujets garçons attribuent relativement moins de traits féminins aux filles que dans les situations d'anticipation de rencontres compétitives. L'anticipation de rencontre conflictuelles aboutit donc à l'élaboration de représentations plus différenciées que l'anticipation d'une rencontre coopérative.

Le but d'une autre expérience était, outre de montrer comment les représentations entre groupes évoluent en fonction des conditions de confrontation entre les membres de ces groupes, de mettre en évidence un fonctionnement asymétrique du processus de la différenciation catégorielle en fonction de la place qu'occupent les groupes dans la société (Doise, 1972). Les sujets de cette expérience, tous âgés de 15 à 17 ans, étaient 56 collégiens et 49 apprentis. Les apprentis ayant terminé leur scolarité obligatoire sont engagés dans la vie professionnelle et suivent des cours du soir alors que les collégiens continuent des études secondaires. Il va sans dire que ces deux groupes de sujets occupent des positions distinctes dans nos types de société : les collégiens occupent une position objectivement privilégiée par rapport aux apprentis. Les sujets participaient à l'expérience dans une des quatre conditions expériementales. Dans chacune de ces conditions, les sujets devaient commencer par décrire leur propre groupe, puis dans un second temps l'autre groupe en indiquant leur degré d'accord ou de désaccord sur 6 item évaluatifs d'une échelle en 6 points. Un groupe témoin avait jugé deux item comme portant sur une caractéristique positive (par exemple : Les ... aiment bien le théâtre), et les 4 autres item comme portant sur une caractéristique négative (par exemple : Les ... ne s'expriment pas facilement). Les mesures portaient principalement sur la différence entre les réponses données pour son groupe et pour l'autre groupe aux 6 item. En fonction des différentes conditions expérimentales que nous allons maintenant décrire, cette différence devait être plus ou moins grande.

– Condition sans évocation initiale : Les sujets étaient dans leurs classes et répondaient au questionnaire portant sur leur groupe sans évocation de l'autre groupe et sans savoir qu'ils auraient ensuite à remplir le questionnaire portant sur l'autre groupe.

– Condition avec évocation initiale : La situation était identique à celle de la condition précédente, si ce n'est que, dès le début, les sujets étaient informés qu'ils auraient à remplir le questionnaire pour leur propre groupe puis pour l'autre groupe.

– Condition de rencontre individuelle : Un collégien et un apprenti sont présentés l'un à l'autre par l'expérimentateur. Ils répondent d'abord individuellement aux deux questionnaires, puis ils discutent ensemble avant d'y répondre une seconde fois.

– Condition de rencontre collective : La situation est identique à celle de la

condition précédente, mais deux apprentis et deux collégiens participent à la rencontre.

Voyons maintenant quelles étaient les prédictions expérimentales:

1. Dans la condition avec évocation initiale, l'effet de catégorisation devait se produire dès le début de l'expérience; dans cette condition, les sujets doivent donner une description plus favorable de leur groupe que de l'autre groupe et la discrimination évaluative en faveur de son propre groupe sera plus importante dans cette condition que dans la condition sans évocation initiale.

2. Dans la condition de rencontre individuelle, on peut s'attendre à ce que la discrimination évaluative en faveur de son propre groupe soit moins importante que dans la condition sans rencontre mais avec évocation initiale. En effet, nous savons (voir notamment les travaux sur la normalisation et sur la polarisation collective) que les jugements émis en présence d'autrui ou après discussion avec autrui convergent (que ce soit vers une position modérée ou extrême).

3. Lors d'une rencontre collective, la différence entre la description des deux groupes sera plus importante que lors d'une rencontre individuelle. En effet, dans le cas d'une rencontre collective, la convergence avec le membre de son propre groupe devrait être au moins aussi forte qu'avec les membres de l'autre groupe; dans ces conditions, les effets du processus de catégorisation ne sont plus entravés et peuvent à nouveau se manifester.

4. Une quatrième prédiction portait sur les différences de nature sociologique entre les deux groupes de sujets. Sur une dimension évaluative, les membres d'un groupe situent leur groupe plus proche du pôle positif qu'ils ne situent l'autre groupe: c'est ce que l'on peut appeler la dimension "sociocentrique". Mais chaque groupe ne se situe pas seulement sur cette dimension sociocentrique: sur une échelle en rapport avec le prestige et le statut social, les collégiens sont privilégiés par rapport aux apprentis dans nos types de sociétés. Tout le discours social hiérarchise les groupes qui composent la formation sociale et les situe sur une échelle. Les groupes ne se situent donc pas seulement sur une dimension sociocentrique, mais aussi sur une dimension sociologique. Si pour les collégiens, leur groupe se trouve le plus proche du pôle positif sur les deux dimensions, il n'en est rien dans le cas des apprentis pour qui leur groupe se trouve le plus proche du pôle positif de la dimension sociocentrique, mais c'est l'autre groupe qui se trouve le plus proche du pôle positif sur la dimension sociologique. On peut donc s'attendre à ce que, pour les collégiens, le processus de catégorisation s'effectue dans la même direction sur les deux dimensions, alors que pour les apprentis il s'effectue dans des directions opposées. La quatrième prédiction est donc que l'effet des différentes conditions expérimentales ne sera pas le même pour les apprentis et pour les collégiens: les membres du groupe socialement moins privilégié réagiront d'une manière plus variée entre eux lorsqu'ils sont confrontés avec l'autre groupe que les membres du groupe socialement plus privilégié qui réagiront d'une façon plus univoque.

Les résultats portant sur la discrimination évaluative (tableau 1) montrent que les prédictions sont vérifiées en ce qui concerne les collégiens.

Tableau 1. Moyennes de la discrimination évaluative (1) et des indices de tendance centrale des réponses au questionnaire sur le groupe d'appartenance (2), (3) (d'après Doise, 1972).

Conditions expérimentales	Sujets					
	Apprentis			Collégiens		
	N	Discrimination évaluative	Indice de tendance centrale	N	Discrimination évaluative	Indice de tendance centrale
Sans évocation	13	– 3,00	2,85	16	– 0,56	2,69
Avec évocation	12	+ 1,25	2,67	16	+ 6,25	3,81
Rencontre individuelle	8	– 3,63 (– 5,12)	3,50 (3,00)	8	+ 0,50 (+ 2,75)	4,25 (3,88)
Rencontre collective	16	– 3,94 (– 2,00)	2,19 (3,44)	16	+ 4,81 (+ 4,38)	3,25 (4,19)

(1) moyennes des différences entre l'évaluation de son groupe d'appartenance et l'autre groupe sur les 6 item évaluatifs du questionnaire.
(2) l'indice de tendance centrale varie entre 0 et 6 et indique le nombre d'item pour lesquels les sujets ont donné une réponse qui coïncide avec l'une des deux valeurs entre lesquelles se trouvait la moyenne des réponses de tous les sujets de son groupe d'appartenance dans la même condition expérimentale.
(3) entre parenthèses, résultats après discussion.

Pour les apprentis, bien qu'allant dans le sens prédit, les résultats sont moins nets. En ce qui concerne la comparaison entre les résultats des deux groupes sociologiques, remarquons que, quelle que soit la condition expérimentale, les collégiens établissent une discrimination évaluative en faveur de leur groupe d'appartenance plus importante que ne le font les apprentis. De plus, l'analyse de la variation des réponses (indices de tendance centrale) montre que les collégiens qui participent à l'expérience sont plus souvent d'accord entre eux en décrivant leur groupe que les apprentis participant à l'expérience dans une même condition expérimentale lorsque l'autre groupe est évoqué dès le début ou lorsque des personnes de l'autre groupe sont présentes.

Cette expérience montre bien comment le processus de différenciation catégorielle fonctionne de manière asymétrique lorsque les membres de groupes occupant des positions sociologiques différentes se rencontrent. Après avoir montré que l'accentuation des ressemblances à l'intérieur d'une même catégorie est bien un des effets du processus de différenciation catégorielle, nous rapporterons une série d'autres recherches illustrant comment, dans certaines situations, l'intervention de deux catégorisations peut annuler l'effet de la différenciation catégorielle.

5.2. Accentuation des différences intergroupes et des ressemblances intra-groupes

Nous avons vu que les résultats de nombreuses recherches montrent que les différenciations entre groupes s'intensifient ou s'affaiblissent selon le modèle de la

différenciation catégorielle. En ce qui concerne l'autre aspect de la différenciation catégorielle, à savoir l'accentuation des ressemblances entre les membres d'une même catégorie, il n'a pas été directement montré que la différenciation catégorielle allait de pair avec une accentuation des ressemblances intra-catégorielle.

Deux expériences (Doise, Deschamps, Meyer, 1978) montrent que, comme prédit, l'accentuation des ressemblances intra-catégorielles fait bien partie du processus de la différenciation catégorielle. Décrivons brièvement la première de ces expériences. On demandait aux sujets, 72 garçons et 72 filles âgés de 10 à 12 ans, de décrire 6 photos, 3 photos de filles et 3 photos de garçons du même âge qu'eux. Dans une première condition expérimentale (condition sans anticipation) on présentait à la moitié des sujets seulement 3 photos appartenant à la même catégorie sexuelle sans les informer qu'ils auraient ensuite à décrire les membres de l'autre groupe; les sujets devaient indiquer, pour chacune de ces 3 photos, lesquels des 24 adjectifs d'une liste convenaient pour décrire l'enfant présenté sur la photo. Ensuite, on leur présentait les 3 autres photos appartenant à l'autre catégorie sexuelle, en leur demandant de décrire de la même façon l'enfant présenté sur chaque photo. Dans une seconde condition expérimentale (condition avec anticipation), l'expérience se déroulait de la même façon pour l'autre moitié des sujets, si ce n'est qu'ils étaient avertis, en décrivant les membres du premier groupe, qu'ils auraient aussi à décrire les membres de l'autre groupe; dès le début de l'expérience, on présentait alors les 6 photos aux sujets.

Les moyennes d'un indice de différenciation qui totalise pour chaque sujet les différences en valeur absolue entre le nombre de fois où un adjectif a été attribué aux trois photos de filles et aux trois photos de garçons montrent que la différenciation entre catégories est plus grande lorsqu'il y a évocation de l'autre groupe dès le début (condition avec anticipation) que lorsqu'il n'y a pas évocation de l'autre groupe (condition sans évocation). De plus, et quelle que soit la condition expérimentale, les garçons établissent une plus grande distinction entre les photos de leur catégorie et de l'autre catégorie que ne le font les filles. Parallèlement à cette accentuation de la différence perçue entre catégories dans la condition avec anticipation, on observe une augmentation de la ressemblance intra-catégorielle: les moyennes d'un indice de ressemblance intra-catégorielle totalisant le nombre de fois où un sujet attribue le même adjectif aux 3 photos d'une même catégorie sexuelle montrent que la ressemblance à l'intérieur d'une même catégorie est perçue comme la plus importante lorsqu'il y a anticipation de l'autre groupe (moyenne 11,61) que lorsqu'il n'y a pas, au début de l'expérience, anticipation de l'autre groupe (moyenne 8,47). Des résultats de cette expérience, il ressort que l'accentuation des ressemblances intra-catégorielles semble donc bien accompagner la différenciation catégorielle.

La seconde expérience portait sur la description de trois groupes linguistiques suisses: les Alémaniques, les Romands et les Tessinois. Selon le processus de la différenciation catégorielle, les différences entre ces groupes linguistiques devraient s'affaiblir lorsqu'ils sont présentés comme sous-groupes de la catégorie Suisses confrontés à une catégorie de non-Suisses. Les sujets, 174 adolescents de

14 ans environ, ont répondu à un questionnaire leur demandant de décrire 3 groupes sociaux sur 16 échelles en 8 points. Ces groupes étaient les Suisses alémaniques, les Suisses romands et les Suisses tessinois dans une condition contrôle ou deux de ces groupes auxquels s'ajoutaient les Allemands d'Allemagne, les Français de France ou les Italiens d'Italie qui remplaçaient respectivement les Alémaniques, les Romands et les Tessinois dans les 3 conditions expérimentales. Les sujets devaient placer les 3 lettres symbolisant les groupes qu'ils avaient à décrire sur les 8 traits pour les 16 échelles du questionnaire. Le nombre de traits que les sujets laissaient entre deux groupes Suisses constituait la variable dépendante. La moyenne des sommes de ces nombres de traits pour chaque sujet montre que ces différences entre deux groupes Suisses sont en général moins importantes lorsqu'ils sont décrits avec un groupe de non-Suisses que lorsqu'ils sont décrits avec un autre groupe Suisse (condition contrôle). Là encore, comme dans l'expérience précédente, il nous a été possible de faire varier les ressemblances intra-catégorielles en accord avec le modèle de la différenciation catégorielle.

5.3. Appartenances croisées

Une dynamique spécifique du processus de la différenciation catégorielle est à la base d'une série d'autres recherches. Avant d'expliciter cette dynamique, mentionnons que la différenciation catégorielle a été le plus souvent étudiée dans des situations où l'appartenance à l'une des catégories excluait l'appartenance à l'autre catégorie. Cependant, il est bien évident que l'environnement social est souvent composé d'un tissu d'appartenances catégorielles entrecroisées. Il est donc possible de définir au moins deux types de situations: des situations de "catégorisation simple" dans lesquelles il y a pour les sujets, au moins au niveau des représentations induites, une dichotomie radicale entre sa catégorie d'appartenance et l'autre catégorie, et des situations de "catégorisations croisées" dans lesquelles pour les sujets, une partie des membres de leur catégorie d'appartenance et une partie des individus de la catégorie à laquelle ils n'appartiennent pas selon une première catégorisation se retrouvent dans une autre de leurs catégories d'appartenance selon une seconde catégorisation. La question que l'on est alors en droit de se poser est celle de savoir comment fonctionnera le processus de la différenciation catégorielle dans une situation de catégorisations croisées. Il devrait y avoir une augmentation des différences entre les deux catégories de la première catégorisation mais également augmentation de la différence entre les deux catégories selon la seconde catégorisation. Parallèlement, il devrait y avoir accentuation des différences à l'intérieur d'une même catégorie car elle est, par définition, composée de membres de deux catégories différentes selon l'autre catégorisation. Pour les mêmes raisons, il devrait y avoir à la fois accentuation des ressemblances entre membres d'une même catégorie et entre membres de catégories différentes qui appartiennent à une même catégorie selon une autre catégorisation. Il y aura donc conflit entre accentuation des ressemblances et des différences à l'intérieur et à travers les frontières des catégories. On peut donc s'attendre à ce que des effets opposés affaiblissent la

différenciation catégorielle. C'est ce que nous avons pu montrer dans les expériences que nous allons brièvement rapporter maintenant.

Dans une première expérience (Deschamps et Doise, 1978), nous demandions aux sujets de décrire (à l'aide d'une liste de 32 adjectifs) dans une condition de "catégorisation simple", les catégories des "gens du sexe féminin" (F), des "gens du sexe masculin" (M), des "jeunes" (J) et des "adultes" (A); dans une condition de "catégorisations croisées" les catégories à décrire étaient "les jeunes du sexe féminin" (JF), les "jeunes du sexe masculin" (JM), les "adultes du sexe féminin ' (AF) et les "adultes du sexe masculin" (AM). Conformément à ce qui précède, les prédictions étaient que les différences inter-catégorielles seraient plus fortes dans la condition de catégorisation simple que dans la condition de catégorisations croisées. Les sujets étaient 80 filles âgées de 13 à 15 ans, 40 dans la condition de catégorisation simple et 40 dans la condition de catégorisations croisées. Les sujets devaient indiquer, pour chacune des 4 catégories, lesquels des 32 adjectifs convenaient pour décrire cette catégorie. Chaque sujet décrivait donc 4 catégories de personnes sur 4 listes et l'ordre de description de ces 4 catégories était contrôlé de sorte que la moitié des sujets dans la condition de catégorisation simple décrivaient dans l'ordre les catégories F, M, J puis A et l'autre moitié J, A, F et M alors que dans la condition de catégorisations croisées, la moitié des sujets décrivaient les catégories JF, AF, JM puis AM alors que l'autre moitié décrivait les catégories JF, JM, AF et AM. Le nombre d'adjectifs que chaque sujet attribue différemment soit aux catégories J et A d'une part et F et M d'autre part, soit aux catégories JF et AF, JM et AM d'une part, JF et JM, et AF et AM d'autre part, constituait notre variable dépendante. Si nous comparons les indices de différenciation dans la situation de catégorisation simple à ceux de la situation de catégorisations croisées, nous remarquons que la différenciation intercatégorielle dans la condition de catégorisation simple est supérieure à celle obtenue dans la condition catégorisations croisées. Il y a bien une diminution de la différence intercatégorielle lorsque les catégories selon deux dimensions ne sont pas présentées de façon exclusive, mais sont entrecroisées. Une diminution des différences entre les catégories semble donc bien accompagner le croisement catégoriel.

Une autre expérience (Deschamps, 1977a; Deschamps et al., 1976) nous a permis de mettre une nouvelle fois en évidence l'effet du croisement des appartenances catégorielles et de montrer également comment un effet expérimental est limité et ne porte que sur des caractéristiques directement en rapport avec la situation expérimentale. Que l'on nous entende bien: nous ne prétendons pas pour autant que cette limitation relève d'un artifice expérimental et soit inhérente aux situations d'expériences. L'observation de situations quotidiennes, "naturelles" montre de nombreux exemples de changements d'attitudes entre groupes qui se limitent également à une situation spécifique. Minard (1952), ainsi que Harding et Hogrefe (1952), dans des travaux sur le terrain portant sur l'intégration de travailleurs noirs aux U.S.A. montrent que des Blancs peuvent travailler sans préjugés avec des Noirs dans des équipes mixtes mais garder leurs préjugés raciaux dans les situations en dehors du travail. Les situations expérimentales, comme des situa-

tions plus "naturelles", comportent des effets spécifiques et limités. L'expérience que nous décrirons donc maintenant comprenait deux phases: le but de la première phase était d'examiner le fonctionnement de la différenciation catégorielle lorsque des appartenances catégorielles sont entrecroisées; dans une telle situation, la différenciation catégorielle devrait être moins importante que dans une situation de catégorisation simple. Le but de la deuxième phase était de réintroduire une catégorisation simple afin de montrer que son effet différenciateur ne serait pas modifié par l'expérience antérieure. Les sujets, des enfants des deux sexes âgés de 9 à 10 ans ont participé à l'expérience par groupes de 12 (6 garçons et 6 filles d'une même classe). Les sujets de 5 groupes ont participé à l'expérience dans une condition de catégorisation simple; la catégorisation que l'on rendait saillante à l'intérieur des groupes était la catégorisation en sexe. Dans 5 autres groupes, une catégorisation croisée a été créée expérimentalement: comme dans la catégorisation simple, l'appartenance sexuelle était rendue saillante, mais de plus, 3 garçons et 3 filles avaient une appartenance catégorielle commune (les bleus) et les 3 autres garçons et les 3 autres filles avaient une autre appartenance commune (les rouges). Après avoir réalisé en coprésence une série de 4 jeux papier-crayon, on demandait à chaque sujet d'estimer combien de jeux chacun des 12 membres du groupe expérimental avait réussi; chaque sujet pouvait donc avoir réussi de 0 à 4 jeux. Une fois cette première phase terminée, un questionnaire permettait de saisir les représentations plus générales de chaque sujet sur sa catégorie d'appartenance sexuelle et sur l'autre catégorie. Les sujets indiquaient alors, sur une liste de 33 adjectifs, quels étaient les adjectifs qui caractérisaient ou non leur sexe et sur une liste identique, lesquels se rapportaient ou non à l'autre sexe. Les résultats montrent que le croisement des appartenances catégorielles a bien eu l'effet prédit (voir tableau 2); en effet, dans la condition de catégorisation simple, il y a une différence entre les attributions faites aux membres de sa propre catégorie et celles faites aux membres de l'autre catégorie. Cette différence disparaît dans la condition de catégorisations croisées. Dans cette dernière condition, il n'y a pas non plus de différenciation en termes de catégorie de couleur: le croisement des appartenances catégorielles peut donc bien annuler l'effet différenciateur. Nous constatons de plus que la différenciation entre sa catégorie d'appartenance et l'autre catégorie introduite dans la situation de catégorisation simple par les sujets garçons est plus importante que celle introduite par les filles. Là encore, comme dans l'expérience

Tableau 2. Moyennes des estimations de la performance d'autrui (d'après Deschamps, 1977a).

Sujets	Catégorisation simple		Catégorisations croisées	
	Même sexe	Autre sexe	Même sexe	Autre sexe
Filles	3,32	3,18	3,19	3,21
Garçons	3,19	2,66	3,20	3,18

sur les apprentis et collégiens, nous voyons que la place des individus dans une formation sociale module les effets du processus de la différenciation catégorielle.

D'autre part, l'analyse des résultats obtenus dans la seconde phase de cette expérience montre que l'effet de la manipulation expérimentale est bien limité. Le nombre d'adjectifs positifs et négatifs attribués à sa catégorie d'appartenance sexuelle et à l'autre catégorie est identique après la participation à l'expérience dans la condition catégorisation simple et dans la condition catégorisations croisées. Cette recherche a donc d'abord permis de vérifier une limitation inhérente au fonctionnement de la différenciation catégorielle lorsque plusieurs appartenances catégorielles s'entrecroisent. Elle a aussi permis de montrer que cet effet du croisement des appartenances catégorielles était limité aux seules caractéristiques directement en rapport avec la situation expérimentale et avec les individus présents dans cette situation : les effets d'une situation spécifique ne se répercutent pas nécessairement au niveau d'autres situations sociales.

Pour conclure sur cet effet de croisement des appartenances catégorielles, mentionnons deux autres recherches (Deschamps, 1976-1977, 1977b) qui rejoignent la problématique exposée au début de ce chapitre, à savoir l'effet de la catégorisation dans la perception de stimuli physiques. Les recherches sur la différenciation catégorielle trouvent leur origine dans les études sur la perception dans le domaine physique : nous verrons comment les recherches dans le domaine des jugements quantitatifs peuvent aussi profiter des travaux faits dans un domaine plus social, ce qui montre bien l'articulation entre ces deux niveaux.

Nous avons montré comment les résultats des recherches sur la perception de stimuli physiques avaient engendré l'étude de perceptions plus sociales. C'est une démarche inverse que nous avons suivie; ce sont les résultats des recherches sur le croisement des appartenances catégorielles portant toutes sur la perception d'autrui, pour autant que cet autrui soit défini par ses multiples appartenances catégorielles, qui ont été transposées et vérifiées au niveau de la perception de stimuli physiques. Décrivons rapidement une de ces recherches dont un des buts était de montrer que l'effet du croisement des appartenances catégorielles n'était pas réductible à un simple effet de l'augmentation de la complexité de la situation. Les sujets étaient des adolescents des deux sexes de 15 à 16 ans et le matériel utilisé était adapté de celui de Marchand (1970). Les stimuli étaient des carrés de 5 à 17,9 cm de côté placés chacun au milieu d'un fond constitué par un carton blanc de 60 cm de côté. Il y avait une série de 8 carrés d'inégale grandeur, différents chaque fois l'un de l'autre de 20% de la longueur de leur côté. De plus, chaque carré pouvait être, en fonction des conditions expérimentales, bleu ou vert. Il y avait 4 conditions expérimentales. Dans une condition classification simple (C. Sim.), les 8 carrés de la série étaient tous de la même couleur (bleus ou verts) et les 4 carrés les plus petits portaient une lettre A en leur centre, les 4 carrés les plus grands une lettre B. Dans une condition classification surimposée (C. Sur.) (correspondant à la condition A de Marchand), les 4 petits carrés étaient verts et recevaient la lettre A et les 4 grands carrés étaient bleus et recevaient la lettre B (pour la moitié des sujets, on inversait la couleur des petits et des grands carrés). Dans une condition de

classification croisée (C. Cr.), la classification des stimuli se faisait comme dans les deux conditions précédentes en ajoutant les lettres A et B, mais une seconde classification était entrecroisée avec cette première: les deux carrés les plus petits des classes A et B étaient verts et les deux carrés les plus grands des classes A et B étaient bleus pour la moitié des sujets placés dans cette condition expérimentale; pour l'autre moitié des sujets, les couleurs étaient inversées. Dans une dernière condition (classification au hasard surimposée à une classification systématique: C.H. Sur.), la classification des stimuli se faisait, comme dans les autres conditions en ajoutant les lettres A et B; en revanche, la classification en couleur n'était pas en rapport avec la grandeur des carrés: elle était au hasard. La passation de cette expérience était collective (par groupe de 5), et l'on demandait aux sujets d'écrire leur estimation de la longueur du côté de chacun des carrés qu'on leur présentait. Les 8 stimuli étaient présentés un par un, 6 fois et dans des ordres successifs au hasard. La présentation préalable des stimuli précédant cette expérience et permettant aux sujets de se familiariser avec le matériel était simultanée. Les résultats montrent que, comme prédit, la différence perçue entre classes, c'est-à-dire la différence perçue entre le plus grand des 4 petits carrés et le plus petit des 4 grands carrés est identique dans les conditions C. Sim. et C.H. Sur., plus importante dans la condition C. Sur. que dans les conditions C. Sim. et C.H. Sur. et moins importante dans la condition C. Cr. que dans les conditions C. Sim. et C.H. Sur.. Cette expérience, outre le fait qu'elle retrouve au niveau des jugements quantitatifs des résultats obtenus avec un matériel plus directement social, nous permet d'apporter un début de réponse à l'hypothèse qui est la nôtre et selon laquelle l'affaiblissement de la différenciation catégorielle est due au fonctionnement même du processus de catégorisation quand des appartenances catégorielles sont entrecroisées, et non à l'augmentation de la complexité de la situation. Les différences entre les conditions C. Cr. et C.H. Sur. montrent que l'effet du croisement des appartenances catégorielles n'est pas réductible à un effet de "bruit" introduit par l'augmentation de la complexité de la situation, qui par ailleurs ne semble pas avoir d'effet en tant que telle si nous comparons les conditions C. Sim. et C.H. Sur..

Nous conclurons en rappelant que si la catégorisation est un processus psychologique qui permet de mieux saisir comment l'individu organise sa perception aussi bien du monde physique que social, la différenciation catégorielle est un processus psychosociologique. Ce processus permet de rendre compte comment les relations entre groupes façonnent les comportements, représentations et évaluations des individus qui participent à ces relations. Il décrit aussi comment ces comportements, représentations et évaluations individuelles s'articulent dans des dynamiques collectives de différenciation et d'intégration.

BIBLIOGRAPHIE

Billig, M.G. and Tajfel H. (1973), Social Categorization and Similarity in Intergroup Behaviour, *Eur. J. Soc. Psychol.*, 3 (1973) 27-52.

Cheyne, W.M. (1970), Stereotyped Reactions to Speakers with Scottish and English Regional Accents, *Br. J. Soc. Clin. Psychol.*, 53 (1970) 373-380.

Deschamps, J.-C. (1976-1977), L'effet du croisement des appartenances catégorielles sur les jugements quantitatifs, *Bull. Psychol.*, **30** (1976) 521-530.
Deschamps, J.-C. (1977a), "L'attribution et la catégorisation sociale" (Peter Lang, Berne).
Deschamps, J.-C. (1977b), Effect of Crossing Category Memberships on Quantitative Judgement, *Eur. J. Soc. Psychol.*, 7 (1977) 122-126.
Deschamps J.-C. and Doise, W. (1978), Crossed Category Memberships in Intergroup Relations, *Differentiation between social groups* (Tajfel, H., Ed.) 141-158, (Academic Press, London).
Deschamps J.-C., Doise, W., Meyer, G. et Sinclair, A. (1976), Le sociocentrisme selon Piaget et la différenciation catégorielle, *Arch. Psychol.*, **44** (1976) 31-44.
Doise, W. (1972), Rencontres et représentations intergroupes, *Arch. Psychol.*, **41** (1972) 303-320.
Doise, W. (1976), "L'articulation psychosociologique et les relations entre groupes" (De Boeck, Bruxelles).
Doise, W., Deschamps, J.-C. and Meyer, G. (1978), The Accentuation of Intracategory Similarities, *Differentiation between Social Groups*, (Tajfel, H., Ed.), 159-168 (Academic Press, London).
Doise W. et Weinberger M. (1972-1973), Représentations masculines dans différentes situations de rencontres mixtes, *Bull. Psychol.*, **26** (1972) 649-657.
Ferguson, C.K. and Kelley, H.H. (1964), Signifiant Factors in Overevaluation of Own-group's Product, *J. Abnorm. Soc. Psychol.*, **69** (1964) 223-227.
Festinger, L. (1954), A theory of Social Comparison Processes, *Hum. Relat.*, 7 (1954) 117-140. [Traduction française (1971) : Théorie des processus de comparaison sociale, *Psychologie sociale théorie et expérimentale* (Faucheux, C. et Moscovici, S., Eds.), 77-104] (Mouton, Paris).
Harding, J. and Hogrefe, R. (1952), Attitudes of White Department Store Employees toward Negro Co-workers, *J. Soc. Issues*, 8 (1952) 18-28.
Lambert, W.E., Hodgson, R.C., Gardner, R.C. and Fillenbaum, S. (1960), Evaluational Reactions to Spoken Languages, *J. Abnorm. Soc. Psychol.*, **60** (1960) 44-51.
Marchand, B. (1970), Auswirkung einer emotional wertvollen und einer emotional neutralen Klassifikation auf die Schätzung einer Stimulus-Serie, *Z. Sozialpsychol.*, 1 (1970) 264-274.
Minard, R.D. (1952), Race Relationships in the Pocahontas Coal Field, *J. Soc. Issues*, 8 (1952) 29-44.
Osgood, C.E., Suci, G.J. and Tannenbaum, P.H., (1957) "The measurement of meaning" (University of Illinois Press, Urbana).
Rabbie, J.M. and Horwitz, M. (1969), The Arousal of Ingroup-Outgroup Bias by Chance Win or Loss, *J. Personality & Soc. Psychol.*, **13** (1969) 269-277.
Rabbie, J.M. and Wilkens, G. (1971), Intergroup Competition and its Effect on Intragroup and Intergroup Relations, *Eur. J. Soc. Psychol.*, 1 (1971) 215-234.
Sherif, M. (1966), "In Common Predicament. Social Psychology of Intergroup Conflict and Cooperation" (Houghton Mifflin, Boston). [Traduction française (1971) : "Des tensions intergroupes aux conflits internationaux", Editions ESF, Paris].
Sherif, M., Harvey, O.J., White, B.J., Hood, W.R. and Sherif, C.W. (1961), "Intergroup Conflict and Cooperation. The Robbers Cave Experiment" (Norman, University Book Exchange, Oklahoma).
Tajfel, H. (1959a), Quantitative Judgment in Social Perception, *Br. J. Psychol.*, **50** (1959) 16-29.
Tajfel, H. (1959b), A Note on Lambert's "Evaluational Reactions to Spoken Languages", *Can. J. Psychol.*, 13 (1959) 86-92.
Tajfel, H. (1972), La catégorisation sociale, *Introduction à la psychologie sociale* (Moscovici, S., Ed.) 272-302. (Larousse, Paris, vol 1).
Tajfel, H., Billig, M.G., Bundy, R.P. and Flament, C. (1971), Social Categorization and Intergroup Behaviour, *Eur. J. Soc. Psychol.*, 1 (1971) 149-178.
Tajfel, H., Sheikh, A.A. and Gardner, R.C. (1964), Content Stereotypes and the Inference of Similarity between Members of Stereotyped Groups, *Acta Psychol.*, **22** (1964) 191-201.
Tajfel, H. and Wilkes, A.L. (1963), Classification and Quantitative Judgment, *Br. J. Psychol.*, 54 (1963) 101-114.